

« LE CHRIST, VIE DE LA VIE »

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ
DE COMMUNION ET LIBÉRATION

2022

Vendredi 29 avril, le soir

À l'entrée et à la sortie :

Sergei Rachmaninov, Liturgie de Saint Jean Chrysostome, op. 31

Valery Polianski – The Russian State Symphony Cappella

« Spirto Gentil » n°21, (Claves Records) Universal

MESSAGE D'INTRODUCTION

Daide Properi

Invoquons l'Esprit pour qu'il nous accompagne sur notre chemin ces jours-ci, en demandant avec toute la force et l'humilité dont nous sommes capables la grâce d'être disponibles à son action, afin de pouvoir goûter à nouveau la douceur du Christ présent parmi nous et de rentrer chez nous re-nés, recréés :

Discendi Santo Spirito (Viens, Esprit-Saint)

Avant toute chose, je lis le télégramme du Saint-Père :

« À l'occasion des Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération sur le thème "Le Christ, vie de la vie", le Souverain Pontife est heureux d'adresser ses salutations cordiales aux participants. Il souhaite que ces journées de spiritualité soient une occasion providentielle pour renouveler l'adhésion au divin Maître, en vue d'une présence toujours plus féconde dans l'Église et dans la société, dans le sillage du charisme du Serviteur de Dieu don Luigi Giussani. Face à l'individualisme et à l'indifférence qui marquent notre époque en provoquant la mise à l'écart de tant d'existences, le Saint-Père vous exhorte à considérer que la réponse chrétienne ne consiste pas dans la reconnaissance résignée de la pauvreté des valeurs d'aujourd'hui ou dans le regret nostalgique du passé, mais dans la charité qui, animée par la confiance en la Providence, sait aimer sa propre époque et, avec humilité, faire toutes choses nouvelles. Avec ces vœux, Sa Sainteté vous assure de son bon souvenir dans la prière et envoie volontiers sa Bénédiction Apostolique, gage de tout bien désiré. Cardinal Pietro Parolin, Secrétaire d'État de Sa Sainteté ».

Ces jours-ci, en même temps que nous en Italie, des amis provenant de quarante-deux pays suivront les Exercices à distance avec nous, puis, dans les semaines à venir, quarante-huit autres pays ; les Exercices sont traduits simultanément en sept langues. Voilà le panorama de notre geste.

Pourquoi sommes-nous ici ce soir ? Pourquoi sommes-nous réunis pendant ces trois jours, certains d'entre nous en présence, d'autres à distance, mais réunis tout de même ? Qu'est-ce qui nous a convaincus de nous retrouver ensemble une fois de plus, après deux années de pandémie qui nous

ont fait traverser la solitude et la douleur devant la perte de nombreux êtres chers ; ensemble après les tribulations et les chocs qui ont secoué notre mouvement ; ensemble face à l'incertitude du lendemain, menacé par l'ombre de la mort et du mal qu'apporte la guerre ?

En introduisant les Exercices Spirituels de la Fraternité en 1992, don Giussani répondait ainsi à cette même question :

« ... de cette compagnie présente, ce qui importe vraiment, c'est quelque chose que nous avons inexorablement en commun. Nous avons chacun notre propre personnalité, notre propre visage, notre propre cœur, notre propre tempérament, notre propre caractère, et nous sommes relativement peu nombreux à nous connaître dans ces détails ; mais même ceux que je n'ai jamais vus et qui se perdent dans l'obscurité, renforcée par ces puissantes lumières qui me brûlent les yeux, même ceux que je n'ai jamais vus partagent avec moi le fait d'avoir la vie comme tâche à accomplir, à réaliser ; une tâche qui n'est ni voulue ni désirée par moi ou par eux, une tâche commune, identique, pour moi et pour le dernier d'entre vous, le plus éloigné géographiquement : une tâche confiée. Ce qui est commun, c'est que, de cette tâche, nous voulons savoir, nous désirons savoir, nous exigeons de tout cœur de savoir le "pourquoi" ; et nous voulons aussi savoir où va toute notre vitalité, toute notre expressivité, tout notre dévouement, toute notre vie, quel est le *but* de la vie, avec la fatigue à supporter, les contradictions à subir, la honte de soi à supporter ("Priez pour nous, pauvres pécheurs"). Tout cela nous est commun à tous, c'est ce qu'il y a de plus important pour chacun d'entre nous. Nous nous retrouvons uniquement pour réexplorer ces termes qui sont essentiels dans la vie de chacun, et qui sont toujours les mêmes, et jamais les mêmes lorsque nous nous les répétons. Et c'est précisément le miracle et le mystère d'une vie qui est vie, qui s'exprime au niveau de ces termes dramatiquement décisifs pour un visage qui dure pour toujours, qui est destiné à durer pour toujours : le visage éternel de notre moi ».¹

Chacun de nous est appelé à se re-reposer personnellement, ce soir, la grande question que nous avons été amenés à nous poser à chaque fois que nous nous retrouvons : mais moi, moi Davide et toi, quel que soit ton nom, pourquoi sommes-nous ici ce soir ?

Je suis ici parce que j'ai fait une rencontre, il y a de nombreuses années. Au début, c'était simplement l'expérience d'une fascination, la fascination pour une humanité pleine de promesses : la promesse d'un sens pour la vie, la promesse d'une mission, la promesse d'un idéal capable de rendre la vie cent fois plus pleine et plus grande, d'un idéal capable d'expliquer les joies et les douleurs, la justice et l'injustice, le bonheur et le malheur qui marquent inexorablement ma vie et celle de chacun. Cette rencontre m'a introduit dans un flux de vie qui a pris la forme d'une compagnie, une compagnie humaine dont j'ai pu expérimenter la grandeur et la force : une force pour valoriser et faire grandir la semence de bien qu'il y avait en moi, et une force pour m'empêcher d'être scandalisé face à mon mal et à ma misère. Ainsi,

¹ L. Giussani, *Un avvenimento nella vita dell'uomo*, Bur, Milan 2020, p. 86-87.

s'il faut utiliser un terme pour résumer le sens de l'histoire qui m'a amené ici ce soir, celui qui me vient à l'esprit est « miséricorde ». Miséricorde, parce que je comprends que si j'ai pu rester fidèle à cette histoire jusqu'à aujourd'hui, cela a été possible avant tout à cause de la fidélité du Seigneur envers ma vie, une fidélité qui a pris les traits des visages des nombreux compagnons de route qu'Il a placés à mes côtés sur ce chemin. La miséricorde, comme don Gius nous l'a enseigné, est un terme si abyssal qu'il devrait être arraché du dictionnaire. D'après l'expérience que j'en ai faite, la miséricorde signifie ceci : nous ne sommes pas le résultat de nos propres calculs. Si quelqu'un m'avait dit il y a quelques années que je me trouverais un jour à parler ici, en ce moment, j'aurais certainement éclaté de rire. Mais nous ne sommes pas le résultat de nos calculs : « Ma grâce te suffit », dit le Seigneur à saint Paul, « car ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse ».²

Permettez-moi une autre réflexion : en étant ici ce soir, à quoi exactement disons-nous oui ? À quoi est-ce que je dis oui ? À quelle « mission », pour revenir au terme utilisé par don Giussani dans le texte que je viens de citer ? Il me semble important de dire clairement à tous, en commençant ce moment central dans la vie de la Fraternité, en quoi consiste la responsabilité que l'Esprit, à travers l'autorité de l'Église, nous confie en ce moment de notre histoire, notamment parce que vous êtes nombreux à me l'avoir demandé ces dernières semaines, y compris par écrit, il est donc juste que nous commençons tout de suite à nous entraider pour regarder cette étape.

Pour faire court, ce qui nous est demandé, c'est de participer, avec passion et en même temps avec un esprit d'obéissance filiale, au renouveau de l'Église de notre temps. À la fin des années 1990, l'Église a reconnu solennellement, à travers la personne du Pape de l'époque, saint Jean-Paul II, la ressource fondamentale que constituaient et constituent les mouvements de laïcs pour le renouveau de l'Église et de sa mission dans le monde, en particulier dans le contexte d'un monde occidental de plus en plus sécularisé. Le 30 mai 1998 (beaucoup d'entre nous s'en souviennent bien), presque tous les fondateurs des mouvements ecclésiaux les plus connus se trouvaient rassemblés sur la place Saint-Pierre. Beaucoup d'entre eux, et parmi eux notre cher don Giussani, ne sont plus en vie aujourd'hui. En accompagnant la délicate transition des mouvements de la phase de fondation à la suivante (une transition que notre mouvement n'est pas le seul à avoir dû affronter, c'est le cas de tous), la tête de l'Église a pu acquérir une conscience toujours plus mûre du don précieux que les charismes des mouvements représentent pour l'Église tout entière d'une part, et d'autre part de l'émondage dont ces réalités ont besoin pour porter plus de fruits. C'est un travail qui n'a pas commencé avec le pontificat de François, mais déjà pendant celui de Jean-Paul II (il suffit de lire l'important rapport du cardinal Ratzinger à l'occasion du Congrès mondial des mouvements en mai 1998). Un premier résultat, certainement pas définitif, de ce travail de réflexion a été la lettre de la Congrégation pour la Doctrine de la foi, *Iuvenescit Ecclesia*, un document qu'il serait utile de lire et aussi de méditer. Cette lettre a été suivie, nous le savons bien, par

² 2Cor 12, 9.

le décret général *Les associations internationales de fidèles* et le discours du pape François le 16 septembre dernier. Alors, l'Église nous demande-t-elle de devenir autre chose que ce que nous avons toujours été ? C'est une question que plusieurs d'entre nous se sont posée ou se posent peut-être. C'est à cela que je veux répondre. Lorsque j'ai été confirmé comme président de la Fraternité pour les prochaines années, le cardinal Kevin Farrell m'a dit : « Voulez-vous être ce facteur de renouveau, aider à être ce facteur de renouveau à l'intérieur de l'expérience ecclésiale tout entière, en apportant tout ce que vous êtes ? C'est très important, car si vous devenez autre chose que ce que vous êtes, cela n'intéressera plus ni vous, ni les autres, et vous ne construirez donc aucune Église ».

Il ne nous est donc rien demandé de plus que d'être pleinement nous-mêmes, en apportant notre originalité à la vie de toute l'Église, de plus en plus, avec cette conscience. C'est à cela que l'Église nous invite aujourd'hui à dire oui. C'est ce que nous écrivait don Giussani après la grande rencontre du Pape avec les mouvements : « Merci, mes amis ! Ce qui s'est passé le samedi 30 mai s'est passé parce que vous êtes là, vous aussi, *ensemble*. Seul le fait d'être ensemble agit. Dieu, en effet, est là où il y a l'unité. Samedi, la rencontre avec Jean-Paul II a été pour moi le plus grand jour de notre histoire, rendu possible par la reconnaissance du Pape. C'est le "cri" que Dieu nous a donné comme *témoignage de l'unité*, de l'unité de toute l'Église. Du moins, c'est ce que j'ai ressenti : nous ne faisons qu'un. Je l'ai dit aussi à Chiara et à Kiko, qui étaient à côté de moi sur la place Saint-Pierre : comment pourrions-nous, en ces occasions, ne pas crier notre unité ? D'autre part, j'ai perçu, pour la première fois aussi intensément, le fait que nous sommes *pour l'Église*, que nous sommes un facteur qui construit l'Église. Je me suis senti pris dans les mains et les doigts de Dieu, du Christ, qui façonnent l'histoire. Ces derniers temps, j'ai commencé à comprendre vraiment, et samedi encore plus, la responsabilité à laquelle Dieu m'avait appelé. Je ne comprenais pas, mais samedi, c'est devenu clair. Et cette responsabilité est telle dans la mesure où elle est communiquée aux autres précisément comme responsabilité. Elle est vraie quand elle est pour toute l'Église, et donc pour tout le mouvement ; quand elle est une obéissance au fait que, comme le dit saint Paul, "aucun d'entre nous ne vit pour soi-même et aucun ne meurt pour soi-même : si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Ainsi, dans notre vie comme dans notre mort, nous appartenons au Seigneur" (*Rm 14, 7-8*). C'est Dieu qui agit dans ce que nous faisons : "Dieu est tout en tous". Notre responsabilité est donnée pour l'unité, au point de valoriser la moindre bonne chose que l'on trouve chez l'autre ».³

Je suis ici avec vous aujourd'hui pour cette raison. Le Père Mauro-Giuseppe Lepori, Abbé général des Cisterciens, a accepté, et nous l'en remercions, d'être parmi nous aujourd'hui pour la même raison.

« Le Christ, vie de la vie », tel est le titre de ces Exercices. Un titre que je qualifierais de providentiel : d'où, en effet, peut naître notre enthousiasme pour l'histoire qui nous a saisis, d'où peut naître le

³ L. Giussani, « Lettre à la Fraternité, Milan, le 3 juin 1998 », in Id., *L'opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione*, San Paolo, Cinisello Balsamo-Mi 2011, p. 271-272.

« oui » que nous sommes appelés à dire, si ce n'est en regardant à nouveau le Christ face à face, si ce n'est par le renouvellement de cet émerveillement duquel tout a commencé, duquel toute notre histoire a commencé, c'est-à-dire l'émerveillement d'un homme, don Luigi Giussani, devant la chair, le visage d'un autre homme, l'homme Jésus de Nazareth ?

Je voudrais ajouter la dernière réponse, peut-être la plus importante, à la question posée en ouverture : pourquoi suis-je ici, pourquoi sommes-nous ici ? Je suis ici pour Toi, ô Christ, Vie de la vie. Nous sommes ici pour Toi, nous sommes ici pour Te connaître davantage, pour Te reconnaître à nouveau.

Soyons donc prêts à écouter, en suivant ceux qui nous précèdent sur la route.

« *Une seule chose est nécessaire* »**Le silence qui écoute**

« Suivre Jésus Christ, aimer en tout Jésus Christ : c'est ce qui doit être reconnu comme la principale caractéristique de notre chemin. »⁴

C'est ce qu'écrivait don Giussani il y a vingt ans dans sa lettre à la Fraternité, dans laquelle il réagissait avec émotion à la lettre de saint Jean-Paul II pour le vingtième anniversaire de la Fraternité ; cette affirmation a immédiatement résonné en moi comme la synthèse la plus simple et la plus complète de la conscience qu'un moment tel que les Exercices nous appelle à réveiller ensemble. Ensemble ! Les Exercices ne sont pas un monologue, même si c'est un moine qui les tient. Au contraire, le moine doit être un humble rappel du désir de silence, d'une attitude de silence, ainsi qu'un humble rappel du fait que le silence signifie écouter, ouvrir « l'oreille du cœur », comme le dit saint Benoît dans le Prologue de sa Règle. Saint Benoît commence ainsi la Règle : « Écoute, mon fils, les préceptes du Maître, incline l'oreille de ton cœur, accueille avec docilité et mets en pratique [c'est-à-dire expérimente] les avertissements qui te viennent d'un père plein de miséricorde, afin que, par une obéissance laborieuse, tu retournes à Celui dont tu t'étais détourné par l'inertie de la désobéissance ».⁵

L'obéissance n'est pas d'abord quelque chose à faire. L'obéissance est d'abord une écoute, qui devient action dans la mesure où l'écoute est vécue comme une ouverture attentive et pieuse du cœur, « inclinée » dit ici saint Benoît, comme celle du mendiant qui demande le nécessaire pour vivre. Si le silence pénètre dans la vie, s'il se fraye un espace dans la vie, dans le temps, dans les choses à faire, dans les soucis, dans les joies et les peines de la vie, de toute la vie, s'il pénètre un tant soit peu la vie, alors le silence qui écoute, qui désire la vie donnée par un Autre devient la route principale par laquelle la vie pénètre tout entière dans le silence, par laquelle elle pénètre dans l'écoute, elle incline, elle s'incline pour demander et accueillir la vie. Comme l'expriment les magnifiques vers de Clemente Rebora : « Mon chant est un sentiment / Qui du jour fatigué / a lassé les heures nocturnes : / Et il réclamait la vie ».⁶

Mais le silence qui nous est demandé ces jours-ci ne doit pas lasser. Il doit plutôt nous reposer d'un désordre, d'une agitation de recherche, d'une angoisse de prétention, dans lesquels nous engourdissons la pureté du désir profond et vrai du cœur, qui est un désir simple, un désir d'enfant, un désir qui ne pollue pas par notre prétention

⁴ L. Giussani, « Lettre à la Fraternité, Milan, le 22 février 2002 », in Id., *L'opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione*, op. cit. p. 10.

⁵ RB Prologue, 1-2.

⁶ C. Rebora, « LXXII. Son l'aratro per solcare » [Je suis la charrue pour labourer], I. *Frammenti lirici* - 1913, in Id., *Le poesie*, Garzanti, Milan 1988, p. 123 [Nous traduisons].

sur nous-mêmes, sur les autres, sur l'Église, sur ceux qui sont responsables, sur ceux qui ne le sont pas, il ne pollue pas par notre prétention le véritable besoin que nous avons à l'intérieur, le véritable besoin de chacun et de toutes les situations dans lesquelles se jouent la vie et l'histoire, y compris l'histoire d'une Fraternité, ou d'un Ordre comme le mien, comme de toutes les réalités ecclésiales.

Voilà, demandons avant tout à la Vierge ce vrai silence, ce désir vrai, parce que son cœur était libre de toute tache de péché, de toute convoitise du péché originel, c'est-à-dire de possession autonome, arrachée, saisie plutôt qu'accueillie, du sens et de la plénitude de la vie. Le cœur de Marie vivait ce désir toujours, en toute chose. En elle, il était spontané de tout demander, même sans paroles, car la question, le désir de vie, était le battement constant de son cœur immaculé. Pour nous, c'est différent. Il nous faut au moins un moment de conscience que ce n'est pas le cas. Un moment de reconnaissance que le silence qui écoute avec le désir du cœur n'est pas là, qu'il est trop distrait, trop saturé d'autres choses, trop assourdi par d'autres bruits. Mais pour créer en nous le silence qui demande, qui mendie, il suffit d'un instant de prise de conscience de notre distraction, de notre superficialité, un instant de douleur, de confusion, d'humiliation, comme lorsque Marthe a entendu Jésus lui reprocher le fait qu'il y ait trop de bruit en elle, trop d'agitation, trop de prétention, le fait de « savoir déjà ce qui est nécessaire ». Voilà la question ! Nous manquons de silence, d'écoute, de désir lorsqu'en nous domine *la prétention de savoir déjà ce qui est nécessaire*, la prétention de vivre déjà ce qui est nécessaire, ce qui nous suffit, ce qui me suffit à moi et à tous, ou peut-être à moi sans tous, ou à tous sans moi.

Écouter l'unique besoin

Faire silence ne signifie pas réinitialiser la vie. De fait, cela n'arrive jamais. S'il est vrai qu'à la fin des temps, le Christ nous demandera de rendre compte de ce que nous aurons fait ou pas fait à l'un de ses frères les plus petits, si même nos cheveux sont tous comptés, si même le don d'un verre d'eau ne sera pas oublié au ciel, si chaque parole que nous prononçons sera jugée, eh bien, nous ne pouvons pas non plus nous taire en oubliant la vie. Mais la vie, même agitée, même désordonnée, entre dans le silence quand elle écoute ce qui lui est nécessaire, quand elle se laisse dire, comme Marthe ce jour-là, qu'« une seule chose est nécessaire », qu'il n'y a qu'une seule « meilleure part » qui n'est jamais enlevée : « Marthe, Marthe, tu te donnes du souci et tu t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire [tu as besoin d'une seule chose]. Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera pas enlevée ».⁷

Nous devrions vivre le silence de ces jours-ci, du moins comme intention, du moins comme désir, de la même manière que Marthe après le rappel de Jésus, lorsqu'elle est restée là, sans plus rien dire, touchée et blessée par cette parole. C'est ainsi qu'elle est retournée à ses fourneaux, aux plats qu'elle préparait, aux bols qu'elle mettait sur la table, au service de tous ces invités qui étaient venus avec Jésus envahir sa maison. Elle n'y est pas retournée comme un chien battu. Jésus ne bat personne. Jésus annonce, Jésus éduque, Jésus se révèle et, en se

⁷ Lc 10, 41-42.

révélant, nous révèle à nous-mêmes. Marthe est retournée à la cuisine blessée, bien sûr, mais en sentant immédiatement en elle que cette blessure lui faisait du bien, qu'elle percevait un abcès, qu'elle purgeait une infection qui empoisonnait son cœur, sa vie, ses relations, même sa relation avec Dieu, avec Jésus, leur grand ami. Il y avait quelque chose de faussé, de désordonné en elle qui l'avait amenée à se mettre en colère même contre Jésus, ce qu'elle n'aurait jamais voulu, jamais imaginé avant ce soir-là, avant cette scène qu'elle lui a faite.

Cherchons-le, laissons entrer en nous le silence de Marthe, l'écoute de Marthe, la « meilleure part » que Marthe a aussi choisie ce soir-là, peut-être d'abord avec tristesse, peut-être avec le désir de crier encore plus qu'avant, de partir en claquant la porte. Au lieu de cela, elle se tait. Et elle laisse la parole de Jésus travailler en elle, la travailler de l'intérieur, comme une charrue qui rend la terre du cœur fertile, capable d'accueillir la semence, capable de porter du fruit.

Du silence de Marthe, nous en avons besoin, et pas seulement individuellement, mais aussi en tant que communauté, en tant que Fraternité, en tant qu'Église. Nous en avons besoin pour que notre vie, et la vie de la communauté, la vie de l'Église, devienne féconde, féconde de ce que dit le Christ, de ce que veut le Christ, de ce qu'est le Christ, le Verbe de Dieu. Nous avons besoin du silence de Marthe pour accueillir pleinement la présence du Christ, qui nous a déjà rejoints au point de s'asseoir dans notre maison pour parler, au point d'être là et d'attendre pour dîner avec nous, d'attendre pour partager avec nous la nourriture que nous lui préparons, puis au point de passer la nuit chez nous, parce qu'il a besoin de se reposer, et qu'il est notre ami, qu'il nous aime tant, qu'il apprécie tellement notre compagnie qu'il a choisi notre maison, notre vie, notre cœur, pour se reposer au cours de sa mission de salut du monde entier, au cours de sa venue du Père et de son retour au Père en se faisant homme pour racheter toute l'humanité ! Il vient se reposer chez moi ! Vous comprenez la grandeur de ce fait ?! Combien c'est incroyable ?!

Le lieu de l'amitié avec le Christ

Il y a une strophe d'un hymne latin pour la mémoire de Sainte Marthe qui résonne toujours en moi. Il s'agit en fait d'une prière à la sainte pour qu'elle partage avec nous son amitié avec le Christ : « *Magistri felix hospita, / corda fac nostra fervent, / ut illi gratæ iugiter / sint sedes amicitiae.* (Ô heureuse hôte du Maître, / rends nos cœurs fervents, / afin qu'ils soient pour Lui constamment / une demeure d'amitié reconnaissante) ». ⁸

Le Fils de Dieu, en s'incarnant, est venu appeler nos cœurs à être pour Lui « *sedes amicitiae* – demeure d'amitié ». Et ce non seulement dans le cœur de Marie, sa Mère, mais dans chaque cœur humain rejoint par sa présence et par son amour, même dans le cœur des pécheurs, comme celui de Zachée que Jésus appelle à l'accueillir dans sa maison pour être, en réalité, accueilli Lui-même dans son cœur, dans son cœur qui, à la venue du Christ, se remplit d'abord de joie, puis de repentir, et enfin d'un amour qui donne, qui ne donne pas seulement ses biens

⁸ « 29 juillet. Mémoire des Saints Marthe, Marie et Lazare, Hôtes du Seigneur – Hymne des Vêpres », Bréviaire monastique.

aux pauvres et à ceux qu'il a volés, mais aussi d'un amour reconnaissant envers Celui qui est venu chez lui, jusque dans sa maison, pour « chercher et sauver ce qui était perdu ».⁹

Nous avons besoin du silence de Marthe pour vivre cette expérience, ou plutôt cette grâce, cet événement de Dieu qui vient faire de notre vie la demeure de son amitié. Nous devons faire silence pour écouter cette présence du Maître qui s'offre.

Le cœur de la question

Mais que nous dit le Christ ? J'espère que nous l'entendrons ces jours-ci, je l'espère et je le demande, pour moi et pour vous, comme j'espère que vous le demandez aussi pour moi et pour chacun de vous. Mais ce soir, en pensant encore à l'épisode de Marthe, pensons à la parole qu'elle a méditée dans son silence, qui l'a remplie de silence et qui a rempli son silence : « Marthe, Marthe, tu te donnes du souci et tu t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera pas enlevée ».¹⁰

Comme je le disais, Marthe a peut-être commencé par ruminer ces paroles, en mettant l'accent sur le reproche qu'elle y percevait : « Marthe, calme-toi, tu es trop agitée par mille choses, ne dérange pas ta sœur, laisse-toi éduquer par la relation de ta sœur avec Moi, toi qui penses toujours être et surtout *devoir* être la meilleure, la plus indispensable... ». Peut-être a-t-elle commencé par méditer sur ce point avec ressentiment et tristesse. Mais cela ne faisait que confirmer le jugement de Jésus, c'est-à-dire que cela augmentait son agitation. Rester fixée sur ces choses ne faisait que la rendre plus agitée et préoccupée.

Pour nous aussi, lorsqu'un jugement nous touche, un regard qui nous révèle une position inappropriée dans notre vie, un jugement qui nous corrige, qui nous paraît souvent peu clair au départ, il est normal que la blessure nous fasse souffrir, que nous la grattions peut-être. Mais c'est comme lorsque l'on reçoit une injection, un vaccin. Il y a la plaie, il y a la douleur dans l'épaule, quelques symptômes, mais ce n'est pas le but de l'injection, l'apport de l'injection ne consiste pas dans le trou qu'elle fait dans notre peau ou dans l'hématome qui se forme. Qu'est-ce que Jésus a injecté en Marthe, en la blessant superficiellement, en blessant son amour-propre ? Quel bien-être Marthe a-t-elle pu ressentir progressivement après cette piqûre qui la blessait ? Quelles paroles ont pu lui faire du bien, la calmer, la consoler et la rendre progressivement plus heureuse, avec une joie nouvelle qui ne venait pas d'elle, mais des paroles de Jésus ?

Si nous enlevons de ce que Jésus a dit à Marthe les mots qui la concernent ou ceux qui concernent sa sœur, quel est le cœur de ce qui reste ? Il en reste le cœur : « Une seule chose est nécessaire », « Tu as besoin d'une seule chose ».¹¹

C'est cette parole que Jésus tenait à faire pénétrer en elle, pour qu'elle la médite, pour qu'elle l'assimile, afin de lui faire du bien, de faire du bien à sa vie, de la guérir, de la sauver, de l'unifier de la dispersion. Le sens de cette parole n'est pas un peu d'hygiène psychologique, spirituelle, ou une invitation à faire un effort pour mettre

⁹ Lc 19, 10.

¹⁰ Lc 10, 41-42.

¹¹ Lc 10, 42.

de l'ordre dans sa vie, en commençant par dompter son sale caractère. Le sens de cette parole est le Christ lui-même, le sens du Christ pour Marthe, le don du Christ pour Marthe, qui est déjà un don partagé avant même que Marthe ne s'en aperçoive. Le sens de cette parole est que *seul Jésus répond au désir fondamental du cœur et de la vie* : le désir d'unité, le désir de trouver un sens qui tienne compte de tout, qui nous tienne tous ensemble, qui sauve la communion, une unité qui embrasse tout et tous, et dans laquelle nous nous sentons embrassés par tout et tous, embrassés par le Tout en tout et tous qui est Dieu, qui est le Père, qui est le Christ, le Christ qui est l'incarnation de la miséricorde du Père, et donc l'incarnation de l'étreinte du Père bon, celui qui accueille avec une joie infinie le fils prodigue qui revient à Lui.

Un trésor déjà partagé

« Une seule chose est nécessaire » – « Tu as besoin d'une seule chose ».

Comme je le disais, Jésus offre à Marthe cette parole qui la recompose tout entière dans la seule chose nécessaire qui est Jésus lui-même, comme un don déjà présent et partagé, comme un don qu'Il fait à tous. Sa sœur Marie le reçoit déjà, de même peut-être que son frère Lazare, et les disciples qui sont venus avec lui pour remplir sa maison. Ce don est déjà partagé avec tous ceux qui, de la Vierge Marie à Marthe, l'ont déjà reçu, accueilli. Il est déjà partagé avec Jean-Baptiste, Elisabeth, Joseph, les bergers de Bethléem, Siméon et Anne, les Mages et, depuis quelque temps déjà, avec André et Jean, Pierre, Philippe, Nathanaël, Matthieu le publicain, puis Marie de Magdala et les autres femmes qui suivaient et servaient déjà le Seigneur. Mais ce n'est pas tout : il était déjà partagé avec des milliers de personnes, avec des pharisiens et des publicains, avec des prostituées, des malades de toutes sortes et des possédés. Il était déjà partagé avec des enfants qui sautaient sur les genoux de Jésus. Il y avait déjà tout un peuple qui partageait la seule chose nécessaire que Jésus offrait maintenant à Marthe.

Et nous, et toi, et moi ? Quand cette parole parvient jusqu'à nous, quand elle nous a atteints et continue à nous atteindre encore et encore, toujours nouvelle, pensez avec quel peuple immense nous la partageons déjà. Deux mille ans de christianisme, de saints et de pécheurs, de pécheurs saints. Mais ce n'est pas une question de nombre... Il suffit que deux ou trois personnes découvrent qu'elles partagent le fait que le Christ est la réponse unique, totale et universelle au besoin du cœur humain pour nous remplir d'étonnement, d'émerveillement en voyant que cette conscience nous arrive, qu'elle arrive à chacun de nous, à moi !, à nous qui ne le méritons certainement pas plus que des milliards d'autres personnes à qui elle n'arrive pas encore. Quel émerveillement et quelle responsabilité ! Quelle gratitude et quelle contrition ! Parce que si tu trouves chez toi, mangeant et buvant avec toi, assis là où toi et tes frères et sœurs vous asseyez pour manger et discuter chaque jour, si tu trouves chez toi la seule Réalité, la seule Présence dont chaque cœur humain a besoin, dont 8 milliards de cœurs battant sur cette terre ont besoin en ce moment même... comment ne pas ressentir un vertige de responsabilité ? ! Parce que d'une manière ou d'une autre, tu deviens redevable à toute l'humanité du fait que tu reçois gratuitement ce que tout le monde, absolument tout le monde, attend.

Embrasser le Christ maintenant

Mais ce n'est pas à cela qu'il faut penser maintenant. C'est-à-dire qu'il ne faut pas penser maintenant à celui vers qui cette Réalité tend. Il faut maintenant penser à la Réalité elle-même, car elle est là, et si je ne l'accueille pas, si je ne m'ouvre pas, il est inutile que je me préoccupe du besoin universel qui l'attend. Le vieux Siméon a immédiatement reconnu que cet Enfant était « le salut pour tous les peuples..., la lumière pour éclairer les nations »,¹² mais il l'a fait en prenant cet Enfant dans ses bras, en le serrant contre lui.

Nous devons alors comprendre, nous aider à comprendre, comment cette parole dite à Marthe vient nous sauver maintenant, chacun de nous maintenant, dans la situation dans laquelle se trouve aujourd'hui, maintenant, la vie de chacun de nous, la vie des communautés, de la Fraternité, des Ordres, de l'Église et du monde.

Mettons-nous à la place de Marthe, ce jour-là, ce soir-là. Pensons à la façon dont elle s'est retirée de là, près de l'âtre où elle faisait cuire quelque chose ; pensons à la façon dont elle a eu besoin de s'isoler avec cette parole qui la blessait. Au début, je le disais, elle a probablement dû évacuer sa colère de ne pas avoir été entendue et comprise par Jésus. Du moins est-ce l'impression épidermique, psychologique, sentimentale qui l'a envahie sur le moment et qui l'a remplie de tristesse. Avant, au moins, elle pouvait grommeler, comme elle l'avait toujours fait, et cela la défoulait, la libérait de sa mauvaise humeur et lui faisait du bien. Puis elle retournait à ses tâches, sachant très bien que son emportement ne changerait rien, que sa sœur ou je ne sais qui d'autre continuerait comme avant, comme toujours. Mais au moins, elle s'était épanchée, elle pouvait se dire qu'elle avait dit ce qu'elle pensait, même si elle ne pensait pas toujours ce qu'elle disait...

Cette fois, la déflagration, Jésus l'avait d'une certaine manière fait implorer. Elle était devenue en quelque sorte souterraine, si bien qu'au lieu de répandre des fragments et des radiations sur un rayon de plusieurs milliers de kilomètres, l'énergie atomique avait envahi tous les recoins souterrains du sous-sol de son humanité.

En réalité, Marthe a commencé à se rendre compte que cette parole de Jésus la révélait à elle-même. Non pas superficiellement, non pas qu'elle fût une anxieuse, avec l'ambition de toujours faire bonne impression, et de dominer toutes les situations, et donc tous les acteurs des situations dans lesquelles elle se trouvait. Elle le savait, et sa sœur et son frère le lui avaient probablement fait remarquer des milliers de fois auparavant. Non, la parole de Jésus lui a révélé son cœur, ce qui est bien différent, bien plus profond que sa psychologie de surface, que son caractère et son tempérament. Du reste, elle savait que son tempérament plaisait à Jésus, qu'il le considérait toujours avec sympathie, qu'il en plaisantait probablement, et elle faisait semblant d'être vexée, mais elle se rengorgeait d'être taquinée par le Seigneur, parce qu'alors elle se sentait l'objet de son affection, elle se sentait comprise, embrassée. Autrement, Jésus n'aurait pas fréquenté si souvent et si volontiers cette maison, tellement dominée par Marthe que l'Évangile ne dit pas que Jésus a été hébergé par Lazare ou par Marie, mais par elle.¹³

Mais cette parole de Jésus (« Marthe, Marthe... une seule chose est nécessaire ») n'était pas une plaisanterie,

¹²Cf. Lc 2, 30-32.

¹³ Cf. Lc 10, 38.

ni un petit signe d'impatience face à ses agitations. Cette parole lui révélait son cœur, elle la mettait à nu dans son besoin profond, essentiel et total, et elle lui révélait que ce besoin profond, essentiel, total, elle le trahissait, elle ne s'en souciait pas. Ou plutôt : elle l'encombrait de choses, de soucis, d'activités, de jugements, de peurs, d'irritations, d'idées préconçues, d'aversion... comme nous !

Le cœur a besoin du Christ

Qu'est-ce que le cœur ? Lorsque Jésus dit qu'une seule chose est nécessaire, il faut savoir que « nécessaire » traduit un terme grec qui signifie en soi « besoin », « indigence », « manque ». En fait, la nouvelle traduction italienne dit : « Tu as besoin d'une seule chose ». Lorsque nous disons que quelque chose est nécessaire, nous pensons avant tout à la valeur de cette chose, et qu'il est important, voire vital, de la posséder. Mais nous omettons souvent de penser au fait que le besoin de cette chose est défini par notre nécessité, par le manque que nous ressentons ou que nous sommes de cette chose. Le besoin absolu du Christ pour nous a une « définition » mystérieuse, qui est en nous, qui est nous, notre cœur, notre cœur qui en a besoin, notre cœur qui n'a besoin que de Lui, qui ne manque que de Lui. Sans la conscience de nous-mêmes en tant que besoin, nous ne pouvons pas accueillir avec vérité le don du Christ, la rencontre dans laquelle le Christ se révèle être pour nous, comme pour Marthe, le Seul dont le cœur a besoin, le Seul dont nous avons vraiment besoin, dont *nous sommes* besoin.

Comment ne pas citer le grand vers de Mario Luzi que nous avons médité lors de la Rencontre de Rimini en 2015 : « De quoi ce manque est-il le manque, / ô cœur, / toi qui soudain / en es rempli ? ».¹⁴

Marthe, ce soir-là, a fait exactement cette expérience, elle s'est sentie remplie de cette question que le cœur se pose à lui-même. Notre cœur est une question qui s'interroge *elle-même*, une demande qui nous émerveille avant tout comme demande, comme manque. « Mais comment ? », disons-nous à notre cœur, « je te donne tout, je te remplis de tant de choses, de tant de désirs et d'inquiétudes, de tant de vanités et de suffisances, de tant de jugements et de préjugés, de tant d'idées brillantes et de tant de bêtises... Comment pourrais-tu avoir besoin d'autre chose, comment pourrais-tu être rempli par autre chose ? ! Comment peux-tu être rempli par un vide, un manque, un besoin, si imposants, si accablants qu'ils chassent tout le reste dans un coin ! Comme si tout le reste n'était qu'apparence, un fantasme, un mirage, une broutille, un déchet. Tout le reste me semblait si important ! Comment se fait-il que tout à coup, comme un coup d'épée, le désir d'autre chose vienne te remplir ? ! »

En attendant cette rencontre, nous avons écouté la *Divine Liturgie de Saint Jean Chrysostome, Opus 31*, de Sergei Rachmaninov. Dans le commentaire qu'il en a fait pour la collection *Spirto gentil*, don Giussani met en évidence le morceau que nous avons entendu juste avant le début de cette rencontre, dans lequel, pendant huit bonnes minutes, le compositeur répète « *Gospodi pomiluj !* – Seigneur, pitié ! ». Il écrit : « Pourquoi, frère Rachmaninov, nous fais-tu répéter pendant huit minutes “Seigneur, prends pitié”, *Gospodi pomiluj* ? Parce que notre époque n'a pas eu de sens, elle n'a pas eu le sens qu'elle aurait pu avoir, elle s'est démontrée défailante devant le sens qu'elle aurait pu avoir, elle s'est montrée défailante devant le sens total qui s'appelle Destin, elle s'est

¹⁴ M. Luzi, « De quoi ce manque est-il le manque ? », v. 1-5, dans *À l'image de l'homme*, Verdier, Paris 2004, p. 161.

totallement “oubliée”. Le Destin n’a pas été une présence qui a façonné quelque chose, il n’a eu aucune influence, et tout en nous a découlé de l’instinctivité, de l’indolence qui nous a empêchés de bouger, de l’irritation ou du ressentiment qui perce le sol et fait descendre la colère dans les profondeurs de nous-mêmes, créant un tourbillon amer par lequel on voit qu’il y a de la colère en toi, même si elle n’est pas formulée et exprimée. »¹⁵

Il me semble que c’est précisément le point de conscience que Marthe a atteint ce soir-là. Mais c’est précisément là que le Destin l’a rejointe, au fond de son cœur, au « tourbillon amer » de son cœur pénétré par l’irritation, le ressentiment, la colère.

La rencontre qui révèle le désir

Mais cette question du cœur à lui-même, cette conscience du cœur comme demande du Christ, du cœur comme une blessure que seul le Christ peut apaiser et guérir, tout cela n’a pas surgi dans l’esprit de Marthe tout d’un coup, sans que quelque chose se produise. Cette conscience s’est faite en elle parce que Marthe a rencontré Jésus ce soir-là. Elle le connaissait peut-être depuis longtemps, elle l’avait peut-être accueilli de nombreuses autres fois, elle avait peut-être entendu parler de lui, peut-être par sa sœur qui l’avait probablement rencontré avant elle et qui avait peut-être été la pécheresse qui avait lavé les pieds de Jésus avec ses larmes et avait reçu le pardon de ses péchés pour avoir beaucoup aimé.¹⁶ Elle le connaissait, ils se fréquentaient, ils s’appréciaient, mais Marthe n’avait pas encore *rencontré* Jésus.

Comme le dit don Giussani dans le passage qui a suggéré le thème de ces Exercices, dans *Donner sa vie pour l’œuvre d’un Autre*, à la page 99 : « Christ, c’est le nom qui indique et définit une réalité que j’ai rencontrée dans ma vie. Je l’ai rencontrée : j’en ai entendu parler pour la première fois quand j’étais enfant, quand j’étais jeune, etc. On peut devenir grand et bien connaître ce mot, sans bien souvent qu’il soit rencontré, qu’il soit vraiment expérimenté comme présent ; alors que le Christ a rencontré ma vie, ma vie a rencontré le Christ précisément pour que j’apprenne à comprendre combien Il est le point névralgique de tout, de toute ma vie. *Le Christ est la vie de ma vie*. En Lui se résume tout ce que je voudrais, tout ce que je cherche, tout ce que je sacrifie, tout ce qui en moi se développe par amour pour les personnes auprès desquelles Il m’a placé ».¹⁷

Pour Marthe, ce jour-là, ce soir-là, *la rencontre avec le Christ a eu lieu, la rencontre comme événement*. Dans le dialogue entre Marthe et Jésus, l’Évangile décrit ce saut de conscience qui définit la véritable rencontre avec Jésus-Christ. La rencontre avec le Christ qui change toute la vie a lieu quand un homme, une femme, se retrouvent devant Lui tels qu’ils sont, avec toute l’humanité qui les définit, dans le bien et dans le mal, et peu importe s’il y a plus de bien ou plus de mal, peu importe même s’il n’y a que du mal, l’important est de se retrouver tels qu’ils sont devant Lui, en présence de Lui. On peut être aussi pur que la Vierge Marie, ou un vaurien comme Zachée et le bon larron, ou une femme à la vie désordonnée comme la Samaritaine, ou une brute au cœur d’or

¹⁵ L. Giussani, « Perché la vostra gioia sia piena » [Pour que votre joie soit pleine], in *Spirito gentil. Un invito all’ascolto della grande musica guidati da Luigi Giussani*, sous la direction de Sandro Chierici et Silvia Giampaolo, Bur, Milan 2011, p. 361-362.

¹⁶ Cf. *Lc* 7, 36-50.

¹⁷ L. Giussani, *Donner sa vie pour l’œuvre d’un autre*, à paraître, p. 99-100.

comme Pierre, ou un fin intellectuel religieux comme Nicodème, ou encore un pharisien fanatique et violent comme Paul... Peu importe ! La rencontre a lieu lorsqu'un homme, une femme, tels qu'ils sont, se tiennent devant Lui et, à ce moment-là, Jésus réussit à faire pénétrer dans le cœur de cette personne, ne serait-ce que par un murmure, peut-être seulement par un regard, la grande annonce que toute la vie attend : « Moi seul te suis nécessaire ! Tu n'as besoin que de moi ! Je suis la plénitude dont le besoin de ton cœur a soif ! ».

Et là, vraiment, « *Abyssus abyssum invocat* – un abîme appelle l'abîme », comme le dit le psaume 41,¹⁸ l'abîme de la miséricorde de Dieu appelle, en lui répondant, l'abîme de misère qu'est le cœur de l'homme.

Marthe a vécu la rencontre avec le Christ ce jour-là parce que son cœur a été transpercé à la fois par la conscience de sa vanité, de sa vacuité, et par la surprise que ce vide était rempli, qu'une plénitude lui était donnée, en Jésus.

Chacun de nous, et nous tous ensemble, nous devons repartir de là, en accueillant ce soir la parole de Jésus à Marthe, ou le regard de Jésus à Pierre – c'est la même chose, parce qu'il s'agit toujours et seulement de l'événement d'une rencontre qui vient s'affirmer, se réaffirmer encore et encore comme la seule chose dont le cœur, notre cœur et le cœur de tout homme a besoin. Je vous invite à revivre dans votre vie ce dialogue entre Marthe et Jésus en Luc 10, 38-42, à le revivre dans votre cœur, dans la conscience de votre moi, dans le silence que parviendrez à offrir plus ou moins bien. Je vous invite tous à aller vous plaindre à Jésus de tout ce dont vous avez à vous plaindre, de vous-mêmes, de ceux qui vous entourent, de votre mari, de votre femme, de vos enfants, de votre travail, de votre santé, de votre communauté, de votre Fraternité, du Mouvement, de l'Église, du monde entier... Et puis je vous invite à laisser le Christ vous regarder et à le laisser vous dire, avec les mots que vous voulez, avec les mots par lesquels Il vous a rencontrés un jour, que votre cœur n'a besoin que d'une seule chose : qu'Il soit présent. Laissons-nous appeler par notre nom, comme Marthe, comme Abraham, comme Moïse, ou Saul de Tarse, par notre nom répété deux fois, pour reprendre conscience de l'attention à notre égard, précisément à moi en personne, avec laquelle le Christ nous regarde, avec laquelle il nous appelle. Et je vous invite à remarquer ce qui se passe, en vous, et en vous en relation avec tout ce dont vous vous étiez plaint, sûrement à juste titre. C'est-à-dire que je vous invite à découvrir, ou à redécouvrir, comment la vie change, toute la vie, à la lumière de Son regard et de la grâce d'être conscient que notre cœur n'a besoin que de Lui.

Demain, nous repartirons de là pour reprendre notre chemin ensemble à sa suite, en ravivant la conscience de la plénitude d'humanité à laquelle le Christ veut nous conduire.

Maintenant, récitons ensemble le *Memorare*.

© 2022 Fraternità di Comunione e Liberazione

¹⁸ Ps 42 (41), 8.